

Comme un lundi

Élisée Loudéac fit glisser ses doigts sur ses joues et s'estima satisfait du résultat : pas un poil n'avait échappé aux cinq lames de son tout nouveau rasoir, cadeau de la belle Alizée, dite Parenthèse, marchande de poupées anciennes et soleil de sa vie. Ce merveilleux instrument représentait un progrès décisif dans l'histoire de l'humanité, se dit-il. Encore quelques détails à régler – la criminalité, l'injustice sociale, la pollution, et n'oublions pas l'omniprésente connerie – et ce monde serait parfait. Il acheva sa toilette sans traîner, car un désagréable filet d'air glacé s'insinuait par la fenêtre disjointe de la salle de bains. Un placard, aurait-il mieux valu dire : le lieu était à ce point exigu qu'il fallait calculer chacun de ses gestes, sinon on heurtait un mur, ce qui faisait sursauter le voisin tant les cloisons étaient minces. Cette bâtisse vétuste construite tout en hauteur était mal isolée, et c'était un autre détail à revoir. Mais le propriétaire n'engagerait jamais les frais nécessaires. Il ne tarderait pas à vendre l'immeuble à un promoteur qui s'empresserait de le démolir. Élisée devrait alors quitter ce lieu où il se plaisait, en dépit de l'absence de confort de ce deux-pièces.

Deux pièces qui n'en formaient plus qu'une par la suppression d'une cloison. On gagnait ainsi de la place et on bénéficiait d'une double ouverture sur l'extérieur, vers l'est et vers le sud, car l'appartement occupait l'angle et le dernier étage de l'immeuble. Le lit avait pu ainsi être décalé du coin qu'il occupait précédemment. Évier, gazinière et frigo formaient la partie cuisine. Le salon se réduisait à deux fauteuils d'osier et une table basse, la salle à manger, c'était une minuscule table flanquée de deux chaises et un petit buffet.

– Dans le genre minimaliste, on peut difficilement faire mieux ! plaisantait la belle Alizée dont la présence, ce matin, transfigurait le lieu. Atablée devant son petit-déjeuner, elle rayonnait, davantage que le pâle disque solaire qui s'élevait au-dessus des toits nantais, derrière le clocher de l'église Saint-Donatien. Sa magnifique chevelure

châtain foncé aux boucles foisonnantes se nimbait d'or, et Élisée marqua un temps d'arrêt avant de la rejoindre. Elle saisit la cafetière et entreprit de remplir la tasse qui lui était destinée. Élisée en profita pour, écartant le col de sa robe de chambre, lui déposer un baiser dans le cou, ce qui la fit rire.

– Arrête! fit-elle. Si tu me fais renverser ton café, tu iras travailler le ventre vide!

– Mais les yeux emplis de la vision enchanteresse de ma déesse personnelle! Emportant avec moi le souvenir de cette nuit de passion, j'affronterai, même le ventre creux, cette journée avec optimisme et énergie! répliqua-t-il en s'asseyant face à elle.

– Tu sombres dans un lyrisme de pacotille! Mange et cesse de dire des bêtises!

Élisée se tut mais attarda encore son regard sur le beau visage qui lui faisait face, avant de le reporter sur le panorama visible par la fenêtre sud. L'immeuble, édifié dans la partie haute de la rue Fontaine-de-Barbin, bénéficiait d'une position dominante avec vue – par la grâce d'une brèche subsistant entre deux hautes constructions récentes – sur la section de la rivière d'Erdre qu'enjambait le pont de la Motte-Rouge. Ce quartier avait été autrefois un village, Barbin, anarchiquement construit sur les flancs d'un coteau, abritant une population modeste et besogneuse, dont celle des lavandières qui exerçaient leur profession sur des bateaux-lavoirs ancrés sur les rives de l'Erdre. Les vieilles maisons avaient cédé la place à des immeubles collectifs sans charme, mais Loudéac pouvait encore abaisser son regard vers la surface paisible de l'Erdre dont les eaux dérivait lentement vers le sud. Sur la rive opposée se dressait son lieu de travail, le nouvel Hôtel de Police, le commissariat principal donnant sur la place Waldeck-Rousseau. Un bâtiment tout neuf et fonctionnel – 30 000 m² sur sept niveaux – venant remplacer l'ancien commissariat, vétuste et malcommode.

Au-delà apparaissaient les tours trapues et presque trop blanches de la cathédrale, caressées par les rayons du soleil qui semblait hésiter à s'élever davantage au-dessus des toits de la ville. Du point de vue météorologique, la journée promettait d'être belle : froide, mais ensoleillée. Du point de vue événementiel, ça restait à voir. Dans son métier de policier, Loudéac pouvait s'attendre à tout, mais pas fatalement au pire.

Pensant à ce que risquait d'être ce lundi, Élisée goûtait ce moment de paix partagée en compagnie de son amie, ce matin présente. Leur vie commune se singularisait par le fait qu'Alizée ne consentait pas à emménager définitivement ici. Elle disposait, c'était vrai, d'un appartement bien plus grand et agréable, près du parc de Procé, où elle avait vécu seule durant les sept années précédant leur rencontre. Elle était venue s'y installer à la suite de la mort accidentelle de ses parents, mettant un terme aux études artistiques qu'elle poursuivait à Paris pour ouvrir à Nantes, rue de l'Industrie, une boutique de vente et restauration de poupées anciennes, magasin qu'elle avait baptisé *Entre Parenthèses*. C'était là l'origine du surnom qu'on lui attribuait dans le milieu si particulier de la brocante et de l'antiquité.

Mais Alizée, pourvu qu'elle y consentît, ne serait pas une simple parenthèse dans la vie d'Élisée, cela, il se l'était promis. Cependant, il se soumettait à la volonté de la jeune personne qui repoussait le moment où leur liaison prendrait la forme d'une conventionnelle vie en commun, qu'ils fussent mariés ou non. Ainsi se recevaient-ils l'un l'autre, de façon souvent impromptue. Cette fantaisie dans leurs relations avait son charme. Leurs moments d'intimité n'en avaient que plus de prix. Pourtant, Loudéac aspirait à plus de stabilité.

Sentant son regard fixé sur elle, Alizée leva les yeux et lui sourit, de ce sourire qui vous faisait chavirer le cœur. Dès leur première rencontre, Élisée avait fait naufrage, et cela recommençait jour après jour. Jamais naufragé n'avait barboté avec autant de ravissement. C'étaient ces pensées d'une poésie qui n'égalait pas celle de Baudelaire, mais chacun fait selon ses moyens, qui traversaient l'esprit d'Élisée en ce moment, et Alizée dut lire en lui comme dans un livre ouvert. Mais elle redevint sérieuse pour lui annoncer :

– J'ai oublié de te le dire, je dois faire une adresse ce matin. Et peut-être une ou deux autres ensuite, si j'en ai le temps. Je ne dois pas trop traîner.

Désormais familiarisé avec le jargon des brocanteurs, Loudéac savait que « faire une adresse » signifie se rendre chez un particulier qui a des objets à vendre. Dans le cas d'Alizée, ces objets ne pouvaient être que des poupées, leurs vêtements ou le mobilier à leur échelle que les gosses de riches d'autrefois recevaient en cadeau. Des cadeaux de son enfance, Élisée, fils de paysans bretons, ne conservait pour sa part que la nostalgie de ce nounours qui avait longtemps été

son plus fidèle ami. Évocation qui le ramena à la mise en scène de cet autre ours en peluche, poignardé et sanglant, sur un étal du marché aux puces. C'est juste après cet incident frappant que Loudéac avait pour la première fois été admis à contempler le beau visage d'Alizée. Un visage alors marqué par la frayeur, mais qui avait à l'instant et pour toujours conquis le cœur à prendre d'un célibataire de 32 ans.

– Pourquoi partir si tôt? demanda-t-il. Ton rendez-vous n'est quand même pas fixé aux aurores? Ou alors, c'est loin de Nantes?

– Non, c'est dans les environs de Carquefou. Je ne connais pas l'adresse précise. Il paraît que l'endroit est difficile à trouver, aussi dois-je rencontrer le vendeur à un endroit convenu et il me guidera. Ce qu'il y a de drôle, c'est que cet homme – un certain monsieur Legrand – ne m'a pas appelée au téléphone, mais a glissé un mot dans ma boîte aux lettres. Pas d'adresse, pas de numéro où le joindre pour confirmer le rendez-vous! Ce monsieur Legrand n' imagine pas un instant que je pourrais ne pas être libre!

– Il y a des gens, je vous jure! Mais ça ne m'explique pas pourquoi tu pars tôt.

– Parce que j'ai une petite course à faire avant d'aller chercher ma voiture dans son garage, tout simplement.

Le petit utilitaire Kangoo d'Alizée était en effet neuf et méritait d'être garé ailleurs que dans la rue. Contrairement à sa propre voiture, songea Élisée, une Renault 21 hors d'âge qui n'avait plus rien à craindre des intempéries.

Le lundi étant le jour de fermeture de sa boutique, il était habituel que la jeune femme en profitât pour effectuer ces démarches de prospection aux résultats incertains. Elle partait pour ces rendez-vous avec l'espoir au cœur et rentrait souvent déçue.

Ce qui, songea Élisée, était à l'opposé de son cas, en somme. Il se rendait à l'Hôtel de Police en se demandant ce que cette journée allait lui réserver en matière de dérèglements de l'intelligence humaine. Et il rentrait le soir, assez souvent – après tout, on n'assassinait pas tous les jours, à Nantes! –, en se disant que ça aurait pu être pire.

Posté derrière la fenêtre sud, Élisée suivit des yeux son amie descendant la sinueuse et déclive rue Fontaine-de-Barbin. La voir ainsi s'éloigner le rendait toujours mélancolique, presque anxieux. Arrivée à un tournant de la rue qui la déroberait à sa vue, elle se retourna et lui

fit un geste de la main auquel il répondit. Elle ne devait pas le distinguer, derrière le vitrage, mais elle savait qu'il était là. C'était un rituel.

Quand elle eut disparu, Élisée se sentit gagné par un mauvais pressentiment. Pourtant, ce week-end avait été parfait. Alizée, d'une humeur charmante, n'avait plus rien laissé percer de ce qui la tracassait la semaine précédente. Tracasser n'était peut-être pas le verbe adéquat. Intriguer convenait mieux. Il se souvint de la conversation qu'ils avaient tenue :

– On voit en ce moment de drôles de gens rue de l'Industrie, avait dit la jeune femme.

– Comment ça ? avait interrogé Élisée, distraitement.

– Eh bien, tu sais que c'est une rue tranquille, peu passante. On n'y croise que des gens habitant le quartier, en dehors des clients qui viennent à ma boutique ou des autres amateurs qui fréquentent les magasins de mes confrères brocanteurs...

De fait, l'endroit semblait en apparence peu propice au commerce. Mais, Alizée le sous-entendait, sa petite boutique jouissait d'une belle renommée et était assez fréquentée.

– ... mais depuis un moment, j'y vois des têtes nouvelles, et ce ne sont pas des clients.

– De nouveaux habitants, avait suggéré Loudéac.

– Peut-être. Mais qu'un SDF ait choisi d'y faire la manche surprend quand même !

De fait, s'était dit Élisée, les mendiants exerçaient plutôt dans des rues beaucoup plus fréquentées. Il n'avait pourtant accordé que peu d'attention à l'affaire. Et ce n'était pas ce matin qu'il allait s'y attarder, car il était temps qu'il se rende à l'Hôtel de Police.

Loudéac décrocha du vestiaire son blouson fourré dont il tâta les poches : son arme de service dans la poche intérieure, côté gauche – il avait renoncé à porter un holster –, carte de police et calepin de l'autre côté ; son téléphone portable dans la poche extérieure droite. C'est par le truchement de celui-ci qu'Alizée l'informerait du résultat de sa démarche. Il allait sortir quand il s'avisa qu'il n'avait pas rangé la table. Pas de ça ! Si Alizée rentrait avant lui et voyait ce désordre... Il porta la tasse dans l'évier et la lava, l'essuya, la remit dans le buffet. Il rangea le reste, ramassa les miettes sur la table et les jeta dans la poubelle.

Parfait ! Bon, est-ce que j'oublie quelque chose ? Ah ! mon téléphone !

Il était resté sur le buffet. Il l'empocha sans se poser de question. Élisée était réputé pour sa tendance à la distraction, mais il n'en avait pas l'exclusivité. La preuve, Alizée avait ce matin oublié son portable, d'un modèle identique au sien. Du coup, Loudéac quitta son logement avec un mobile dans chacune de ses poches de côté.

Installé au volant de son véhicule – un fourgon d'entreprise tout à fait banal –, Renard vit la jeune femme ouvrir la porte basculante de son garage. Une fille superbe, décidément! se dit-il. Mais ce n'était pas pour sa plastique qu'il s'y intéressait.

Grâce aux micros installés dans l'appartement du flic, il avait su que ce jour pouvait être celui qu'il attendait. Ou peut-être pas, si ce Legrand n'était qu'un innocent quidam ayant réellement des poupées à vendre. Mais qu'il ait fixé le rendez-vous par courrier – et même pas posté! –, non par téléphone, ne pouvait que retenir l'attention. Cela cadrerait bien avec Alex, qui devait sa longue survie à sa paranoïa. En l'occurrence et selon son point de vue, il avait eu bien raison de se montrer prudent, puisque Renard avait mis sur écoute les diverses lignes de la fille Desréault dès le moment où il avait soupçonné son importance dans l'affaire. Il avait complété son dispositif en installant un mouchard sur le téléphone du flic. Ne rien négliger.

En entendant les phrases échangées un peu plus tôt, Renard avait bondi, littéralement. Heureusement, il se trouvait presque à pied d'œuvre. Positionnant son fourgon à cinquante mètres du garage, il avait même pris l'élémentaire précaution d'en pointer l'avant dans la direction qu'allait prendre la marchande de poupées pour se rendre à Carquefou.

Si contre toute attente elle faisait le choix d'un autre itinéraire, Renard aurait tout le temps de manœuvrer. Le traceur GPS dissimulé sous la carrosserie de la Kangoo lui permettrait de la retrouver sans problème. Il lui faudrait de toute façon se maintenir à bonne distance pour éviter de se faire repérer par la fille pour le cas où elle surveillerait son rétroviseur. Mais pourquoi le ferait-elle?

Bon, tout ça ne servirait peut-être à rien. Renard ne tarderait pas à être fixé, se dit-il en décollant ses roues du trottoir alors que la voiture d'Alizée bifurquait au bout de la rue.

Quittant la rue Fontaine-de-Barbin, Élisée Loudéac prit à gauche le boulevard de l'Amiral-Courbet et s'engagea aussitôt, à son extrémité,

sur le pont de la Motte-Rouge. En réalité pont du Général-de-la-Motte-Rouge, mais Élisée préférait sa dénomination abrégée. Il ignorait quelles avaient pu être la vie et les œuvres de cet obscur général, mais il savait en revanche que l'ouvrage métallique, édifié en 1886 par l'ingénieur Résal – qui devait ensuite travailler au pont Alexandre-III de Paris –, avait remplacé l'étroite chaussée de Barbin que Loudéac avait vue représentée sur des gravures anciennes : une sorte de digue prolongée par une passerelle qui reliait alors les deux rives de l'Erdre.

Élisée n'avait qu'un court trajet à effectuer pour rallier le « porte-avions », comme certains dénommaient le nouvel Hôtel de Police à la longue façade et au toit plat comme un pont d'envol. Il aurait apprécié, d'ailleurs, que la marche fût plus longue, lui laissant le temps de goûter le plaisir de la promenade avant de replonger dans son insatisfaisant quotidien de flic. Il se convainquait chaque jour un peu plus de son impuissance à changer quoi que ce soit aux dérèglements humains qui justifiaient son salaire.

Il tourna la tête vers la droite, direction du centre-ville. Impossible, de ce côté, d'esquiver la vue de l'incongrue Tour Bretagne qui se dressait non loin, en bordure du cours des Cinquante-Otages, immonde structure verticale qui enlaidissait la ville. Ben Laden s'était trompé de cible, avec les tours jumelles de Manhattan, Loudéac le pensait souvent sans aller jusqu'à le dire. Effacer du ciel nantais cette monstruosité, cet étron vertical, aurait été rendre service à la communauté des habitants de Nantes, dont bien peu, pour ce qu'il en savait, trouvaient une quelconque beauté à cette incongruité de verre, de béton et d'acier.

En tout cas, commencer sa journée en contemplant cette mocheté n'était pas une chose à faire, aussi Élisée lui tourna-t-il le dos, traversant le pont pour aller s'accouder en son milieu, de l'autre côté. Il resta là à contempler la rivière qui coulait en suivant avec constance une direction presque exactement nord sud. À moins d'un kilomètre, elle était surplombée par le pont de la Tortière. Plus loin, l'Erdre coulait entre des rives allant en s'écartant, longées de sentiers réservés à la promenade et de moins en moins urbanisées.

Loudéac marquait toujours un arrêt à cet endroit. Aujourd'hui, sa pause se prolongeait, s'accompagnant d'un sentiment de malaise croissant. Car, depuis tout un moment, et sans qu'il eût pris d'abord conscience de l'insolite de ce qui captait son regard, il suivait l'approche d'un étrange esquif que son esprit distrait se refusait à identifier. L'objet

descendant le courant n'était pas de ceux qu'on a coutume de voir naviguer sur l'Erdre. Ce n'était pas une barque de pêcheur, encore moins une de ces longues coques effilées propulsées par des équipes de rameurs vigoureux, spectacle courant sur cette section de la rivière.

Il n'y avait personne dans cette embarcation. Nul ne pagayait, nul ne tenait la barre d'un gouvernail inexistant, aussi la... la chose tourbillonnait-elle parfois dans les remous tout en descendant la rivière à la vitesse exacte du courant. Ce n'était rien d'autre qu'une épave, en somme, mais d'un modèle peu commun.

Quand il eut compris de quoi il s'agissait, Loudéac en resta paralysé de saisissement. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'observer un cercueil descendant l'Erdre.

Un cercueil! Ça en avait les dimensions ainsi que la forme caractéristique. Il y avait même une croix sur le couvercle et des poignées en faux bronze sur les côtés. Ça flottait gentiment, et le tirant d'eau ne renseignait pas Élisée, qui manquait d'expérience, sur la présence ou l'absence, à l'intérieur, d'un passager. Parce que c'est un fait que les cercueils sont destinés à contenir un corps humain. Mort, généralement.

Qu'est-ce que cette caisse faisait là? Loudéac envisagea une explication: un fourgon mortuaire avait eu un accident; il était tombé à l'eau et le cercueil qu'il transportait, ainsi que son occupant, étaient partis à la dérive. Mais des bouquets de fleurs, des couronnes mortuaires, n'auraient-ils pas dû accompagner le défunt? Et comment croire qu'un tel accident n'aurait pas aussitôt entraîné une réaction, que la famille du défunt ne se fût pas lancée à la poursuite du cher disparu? On aurait dû voir, scène incongrue mais divertissante, des gens galoper sur les rives en levant les bras au ciel et en poussant des cris de désespoir.

D'ailleurs, les morts s'en vont les pieds devant, c'est bien connu, or ce cercueil avait plutôt tendance, pour quelque raison liée à l'hydrodynamique, à naviguer tête en avant.

Bien que conscient de l'absurdité de son raisonnement, Loudéac en conclut que le cercueil devait être vide. L'extraordinaire était que personne, en dehors de lui-même, ne semblait lui prêter attention. Il y avait peu de promeneurs, c'est vrai, et sans doute les rares individus que Loudéac pouvait voir n'avaient-ils pas reconnu la nature de l'incroyable épave.

Hésitant au bord du rire, Élisée ne savait tout simplement pas quoi faire. Il observa le cercueil qui frôlait une des piles du pont, dis-

paraissait au-dessous. Allant à l'autre garde-corps, il le vit ressurgir, poursuivre sa lente croisière vers l'île de Versailles qui, dans un coude de la rivière, s'étirait en forme de croissant. L'endroit même où Loudéac avait pour la première fois eu avec Parenthèse ce qu'on pouvait qualifier de rendez-vous amoureux, bien que ni l'un ni l'autre n'eût, à cette occasion, exprimé ses sentiments encore secrets.

Arrivé à la pointe de l'île, le cercueil tournoya un moment avant d'enfin s'engager dans le bras droit de la rivière, longeant le quai de Versailles sur lequel des gens se rendant à leur travail se hâtaient. Cette hâte pouvait expliquer que nul ne parût seulement remarquer ce qui flottait là, dans ce chenal étroit. À croire que l'esquif funèbre n'existait qu'aux yeux de Loudéac. Qu'il n'avait été posé à la surface de ces eaux que pour lui transmettre un message pour le moment indéchiffrable, mais assurément maléfique.

Un intersigne, songea Élisée avec un frisson. Ses ancêtres bretons lui murmuraient qu'en ce moment s'ouvrait une porte qui le mettait en communication avec le monde des morts. Et quand une telle porte s'ouvre, ça crée un courant d'air particulièrement glacial.

Le cercueil se trouva masqué par la masse de l'île, et cela permit à Élisée de s'arracher à ces pensées absurdes. Il décrispa ses doigts enserrant la lisse du garde-corps et reprit sa marche. S'il n'avait pas été la victime d'une hallucination – hypothèse préoccupante –, la boîte funèbre allait se laisser porter au-delà de la petite île, passer sous le pont Saint-Mihiel, arriver dans le cul-de-sac que forme la rivière depuis qu'on en a sottement comblé le cours qui lui permettait autrefois de déboucher dans la Loire. Impossible de croire que là, quelqu'un n'allait pas enfin le repérer, ce cercueil!

La boîte était sûrement tombée d'un camion de livraison au moment où celui-ci franchissait un pont, en aval. Loudéac n'avait pas à se tracasser pour ça, ce n'était pas son affaire. Au pire, l'étrange nef, si elle s'engageait dans le tunnel qui sert maintenant d'exutoire à l'Erdre, serait arrêtée par les écluses du canal Saint-Félix, juste avant la Loire.

Pénétrant dans le « porte-avions », Loudéac se sentait tout drôle. Cette journée débutait bizarrement. Il croisa le brigadier Desmauges, à qui il demanda si ça allait.

– Bof! Comme un lundi, fit le brigadier avec une moue.